

# Manque d'éducation et défaillance de la communication : deux obstacles dans la poursuite du Rêve américain des personnages dans *The Jungle* (1906) de Sinclair, *The Pearl* (1945) de Steinbeck et *Money* (1984) d'Amis

**Bineta, SARR**

*Université Cheikh Anta Diop de Dakar*

*b.sardiop09@gmail.com*

## Introduction

L'éducation est définie par Le nouveau petit robert de la langue française comme « la mise en œuvre des moyens propres à assurer la formation et le développement d'un être humain, ou encore comme la connaissance et la pratique des usages de la société »<sup>33</sup>. Elle a pour objet non seulement le développement intellectuel, mais encore la formation physique et morale et l'adaptation sociale pour ne citer que ceux-là. Aussi l'éducation est-elle essentielle dans la vie de l'individu dans la mesure où elle lui permet d'acquérir des connaissances dans des domaines bien déterminés.

La communication, quant à elle, se comprend comme le fait d'échanger par écrit ou oralement avec un interlocuteur ou tout simplement de transmettre à quelqu'un une information écrite ou orale. L'information peut à cet effet se définir comme l'action de donner une forme à une idée ou opinion. Cependant, le manque d'éducation conduit à une faillite ou défaillance de la communication.

Tout en s'appuyant sur les œuvres à l'étude, ce travail, qui se veut une réflexion sur les problèmes que peut engendrer la non-éducation, est important dans la mesure où elle parvient à démontrer à travers les actions des personnages que l'éducation et la formation sont deux ingrédients essentiels dans la vie de l'homme.

---

<sup>33</sup>Le nouveau petit robert de la langue française, p. 822.

À cet effet, cette étude suit une approche analytico-descriptive et se focalise sur quatre points. Elle parle d'abord de la manière dont les individus non-instruits deviennent des proies faciles dans un monde en pleine mutation, ensuite de la façon dont le Rêve américain présente un simulacre de Bonheur chez les poursuivants du dit rêve. En troisième point, ce travail examine les inconvénients qui découlent de la maîtrise imparfaite de l'anglais en Amérique où la principale langue de communication est l'anglais avant de terminer en quatrième point par la manière dont certains illettrés inconscients font de la pornographie et de l'alcool des moyens de pseudo-assimilation.

### **1. Les non- instruits, des proies faciles**

Dans les œuvres à l'étude, le manque d'éducation et la défaillance de la communication se manifestent par l'incapacité de donner au Rêve américain une forme rationnelle. Cela a certes participé à la déchéance des héros romanesques.

Le manque d'éducation entraîne souvent des conséquences néfastes chez l'individu. Ce dernier devient ignorant ; c'est-à-dire qu'il n'a pas la connaissance des pratiques et des événements. Et, avant de maîtriser ou dominer une chose, il faut d'abord la connaître et connaître son mode de fonctionnement. Cette ignorance de la chose, qui est naît d'un manque d'éducation, est la source principale de l'échec des héros romanesques dans leur poursuite du Rêve américain.

Prenons d'abord l'exemple de *The Pearl* qui exhibent des indiens illettrés dans un contexte où les blancs qui ont fait les bancs ont tous les droits et sont considérés comme supérieurs aux autres races qui ne sont rien d'autre que des sous-hommes. Dans cet ordre d'idées, Steinbeck affirme:

«The brothers, as they walked along, squinted their eyes a little, as they and their grandfathers and great-grandfathers had done for four hundred years, since first the strangers came with argument and authority and gunpowder to back up both. And in the hundred years Kino's people learned only one defence, a slight slitting of the eyes and a slight tightening of the lips, and a retirement. »<sup>34</sup>

---

<sup>34</sup>John Steinbeck, *The Pearl*, London, Penguin Books, 1945, p. 43.

À l’instar de leurs aïeux, les indiens se sont encreés le complexe d’infériorité dont ils font preuve vis-à-vis des blancs. Ils ont été élevés dans cet esprit d’infériorité de sorte que tout ce qu’ils savent faire est de sourdement manifester leur mécontentement. Les blancs sont les étrangers réels mais grâce à leur éducation, ils deviennent les citoyens de première classe. Les indigènes quant à eux, analphabètes, restent des sous-hommes et des étrangers dans leur propre terroir. Les blancs descendants de colons détiennent comme leurs ancêtres une arme puissante qui est l’éducation, c’est-à-dire la connaissance. Cela leur donne plus d’autorité et le droit à la parole et à la prise de décision. Pendant ce moment, les villageois qui ne daignent même pas regarder les blancs dans les yeux n’osent pas parler devant eux, encore moins prendre des décisions. On ne leur a appris qu’à acquiescer et à se retirer. Ils ne sont que les béni-oui-oui des blancs.

Dans *The Pearl*, le prêtre use de ce statut de descendant de blancs et manipule les indiens à dessein. Lorsqu’il a appris que Kino l’indien a trouvé une perle qui vaudrait une fortune immense, il n’a pas tardé à lui rendre visite avec des prêches pour manipuler sa conscience et lui soutirer sa perle. Aussi, le sermonne-t-il: “I hope thou wilt remember to give thanks my son, to him who has given thee this treasure, and to pray for guidance in the future.”<sup>35</sup>

Il assimile la perle à un trésor parce qu’il estime qu’elle vaut beaucoup d’argent et puisque Kino est issu d’une race pauvre et inférieure à la sienne, il est donc indigne d’un tel trésor. Pour mieux tenter de duper Kino, le prêtre développe un semblant d’amour envers lui en l’appelant « my son ». Suite à cela, Kino l’indien le croit et pense qu’il peut gagner le paradis à travers l’Église s’il y fait l’aumône et y officiellement marier sa femme.

La découverte de la perle du monde par Kino s’est en effet passé sous l’effet de la colonisation sur les indigènes. Le peuple de Kino est une tribu qui, des décennies après la colonisation du Mexique par les espagnols, vit toujours sous la domination espagnole où les descendants de colonisateurs les exploitent et les dominent. Le

---

<sup>35</sup>*Id.*, p. 27.

manque d'éducation de ce peuple l'a par conséquent assujetti à toutes sortes de domination.

Au demeurant, les gens de ce peuple sont des indigènes. Un indigène est une personne qui est anciennement originaire d'un pays et qui en possède la langue, les coutumes et les usages. Dans ce contexte, la connotation du mot indigène n'est pas raciale mais plutôt culturelle. Plus généralement, l'emploi du terme indigène dans le domaine des sciences ethnologique et historique a pu prendre une connotation péjorative, désignant des individus ou des arts non civilisés, avec un sens équivalent de barbare ou de sauvage. Le groupe social auquel appartient Kino se caractérise par son barbarisme et son ignorance.

Pour démontrer que la perle, qui est une incarnation de richesse matérielle, est un élément perturbateur, Steinbeck décrit la vie de Kino avant cette perle comme une vie de Bonheur et de quiétude, mais dans la pauvreté. La perle en question qui devait être symbole de richesse et d'ascension sociale a néanmoins anéanti ce Bonheur et cette paix sociale. Contrairement à ce que Kino croyait, il voit sa paisible vie se déstabiliser. Le sort que lui réserve cette perle est finalement nébuleux.

Par ailleurs, dans la vie culturelle de la communauté indienne de La Paz, le chant détermine souvent les sentiments des individus. Aussi bien le bonheur que le malheur sont exprimés à travers des chansons. Aussi, dans *The Pearl*, le chant nous renseigne-t-il sur ce que ressent Kino. Au milieu de la nuit, Kino entend tantôt le chant du bien qui est synonyme de Bonheur tantôt celui du mal qui est synonyme de malheur. Cette ignorance ou cette incapacité à discerner le bien du mal est également source de déchéance.

Tout en sachant qu'il ignore ce que vaut réellement la perle en sa possession en termes de liquidité, il s'aventure quand même à aller la vendre pour enfin réaliser son Rêve américain de la richesse. Toutefois, si on le suit dans son projet de vente de la perle, on sent clairement qu'il n'est pas sûr de son choix. Nous pouvons dire qu'il est même persuadé qu'il sera trompé parce qu'il ne dispose d'aucun moyen pour mesurer la valeur de sa perle bien qu'il semble être convaincu que ce joyau est d'une grande valeur car c'est la perle la plus immense et la plus précieuse qu'on plongeur n'ait jamais trouvée à La Paz au point d'être surnommée « la perle du monde ». C'est ce

qui est à l'origine de la forte mobilisation du village pour l'accompagner dans sa vente de la perle et ainsi voir sa réaction face aux tordus acheteurs. Aussi, maintient-on dans l'ouvrage:

«Juana and Coyotito wear their best clothes for the occasion, and Kino dons his hat with care, anxious to appear a serious, vigorous man of the world. As Kino and Juana set out from their brush house, the neighbors fall in line behind them. Juan Tomás walks at the front with Kino and expresses his concern that Kino may be cheated, as Kino has no standard of true comparison to know what his pearl is worth. Kino acknowledges this problem but adds that they have no way of solving it. Juan Tomás tells Kino that another system of pearl-selling used to exist before Kino was born. Pearl-ers would give their pearls to agents for sale in the capital, but as a result of the rampant corruption of pearl agents who stole the pearls meant for sale, the old system is no longer in place. Kino points out that according to the church, such a system must fail, as it represents a vain effort on the part of the pearl-ers to exceed their station in life. »<sup>36</sup>

Ces plongeurs de perles ont pendant longtemps été trompés par les colons parce qu'ils ne sont pas instruits. Ils ne connaissent pas les valeurs des perles et aucun système de transaction fiable n'est mis en place pour les aider. Ce sont eux qui laborieusement trouvent les perles mais les autres s'enrichissent grâce à ces perles et eux ils s'appauvrissent. Cela ne fait que confirmer le postulat selon lequel les riches deviennent de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres. Bien qu'illettré, Kino sait que seule l'éducation peut les libérer.

John Steinbeck place cette approche de l'éducation libératrice au cœur du système colonialiste où se meuvent des personnages méprisables et jaloux (le médecin blanc, les acheteurs de perles et le prêtre). Dans une telle société, seuls les indigènes restent moralement nobles. Les indiens, qui sont également les indigènes dans *The Pearl*, ont subi une injustice sociale pendant des siècles dans leur propre terroir. Kino qui est un des leurs et qui semble en avoir assez, tente de lutter contre ce mal et repose tout son espoir sur l'éducation de son fils Coyotito. Il soutient que son fils ira à l'école, qu'il saura lire les livres, tracer les

---

<sup>36</sup>*The Pearl*, p.41.

chiffres et tout cela leur rendra libres, car il aura la connaissance des choses et à travers lui, les autres membres de la communauté l'auront également. Tout en étant illettré, Kino sait que seule l'éducation peut les libérer de la domination coloniale. Elle leur permettra d'avoir une vision épistémologique de ce qui se passe autour d'eux.

Les acheteurs de perles, qui sont éduqués et très rusés, sont excités à l'idée que Kino va vendre sa perle et ils savent que ce dernier ne s'y connaît pas en affaire. Kino est conscient qu'il a beaucoup de manquements en la matière, il ne connaît pas les règles qui gouvernent le marché et a peur d'affronter les corrompus dealers qui n'hésiteront pas à écraser des gens comme lui. Pour masquer son appréhension, il essaye de paraître lucide et posé. C'est la raison pour laquelle il a mobilisé toute sa famille et les autres membres de sa communauté et a mis ses plus beaux vêtements afin de faire croire qu'il est animé d'une confiance en soi. Juan Tomás, très préoccupé par la situation fâcheuse de son petit frère, ne cesse de le rappeler la manière dont les acheteurs bernent les vendeurs de perles. Il lui dit que l'ancien mauvais système qui était sur place avant que Kino ne soit né est pratiquement le même que le système actuel. Ce dernier est seulement réapparu sous une autre forme. Autrefois, les plongeurs donnaient leurs perles à d'autres agents qui les vendaient en ville afin de leur apporter leurs parts une fois les marchandises vendues. Mais ces marchands les menaient en bateau ; ils volaient les perles et disparaissaient avec l'argent. Suite à cela, les plongeurs ont changé de stratégies, décidant de vendre eux même leurs marchandises. Mais malheureusement pour eux les choses ne se sont pas bien améliorées ; ils sont toujours dupés par les acheteurs qui leur font croire que les perles ne valent rien. Ils le font dans l'objectif de les acheter bon marché et de les vendre très chères. Ces indigènes sous la domination coloniale sont taillables et corvéables à merci. Néanmoins, Kino bien conscient de ce phénomène, n'en dispose d'aucune solution et se décide à vendre sa perle. Mais, cette ignorance des règles du marché est un handicap pour Kino en tant que vendeur. Il sera inévitablement victime d'un complot comme l'indique Steinbeck dans cette illustration :

«The first two dealers reject the pearl as a mere oddity, and the third dealer makes a feeble offer of five hundred pesos. Upon hearing this

news, Kino quickly removes the pearl from consideration. As he does so, the initial dealer, unfazed by the lower bid, insists that his offer of one thousand pesos still stands. Protesting that he has been cheated, Kino announces a plan to sell his pearl in the capital city. His outburst raises the bid to fifteen hundred pesos, but Kino will have none of it. He fiercely pushes his way out of the crowd and starts the long walk home as Juana trails after him. »<sup>37</sup>

En effet, il y a quatre négociants qui sont tous de connivence et s'organisent pour qu'il y ait un seul acheteur. Le premier acheteur a fixé mille pesos et les trois derniers feront tout pour ne pas dépasser son offre. C'est la raison pour laquelle les trois derniers semblent ne pas être intéressés par la perle pour permettre au premier de l'acheter. Pour cela, deux d'entre eux font croire que la perle ne vaut rien, et l'autre offre un prix très dérisoire afin que Kino choisisse la proposition du premier acheteur.

Toutefois, vendre cette perle aux blancs est la seule possibilité qui est offerte à Kino. Mais la cupidité des acheteurs et leur haine vis-à-vis des indiens, empêchent une transaction honnête.

Son ignorance est un facteur qui l'empêche de faire un bon choix car son choix d'aller à la capitale est un enjeu dans un espace de transaction où les blancs contrôlent et fixent les prix. Les petits-fils des colons, qui sont les blancs, savent bien que Kino est sans défense, à cet effet ils le trompent et lui font tout perdre jusqu'à sa petite pirogue.

Après cette mésaventure, Kino sera encore victime de son ignorance face au docteur de son village qui est également membre de la communauté blanche de La Paz. Lorsque ce dernier a appris que Kino a une précieuse perle qui vaut une fortune, il a décidé de se rendre chez lui dans le but de soigner son fils qu'il avait refusé de toucher lorsqu'il était pauvre. Là également, il ne sait pas si son choix de laisser le docteur soigner son fils est le bon ou le mauvais ; il ignore si le docteur est en train d'empoisonner Coyotito pour un intérêt personnel ou pas. Mais Kino n'a pas tort d'avoir une opinion négative envers le docteur car après que Coyotito fut consulté par lui, le mal s'est intensifié.

---

<sup>37</sup>*The Pearl*, p. 48.

Le docteur est en réalité un égoïste qui ne cherche qu'à soutirer de l'argent à Kino. En rendant son fils plus malade, il sera certainement mieux payé à travers des examens médicaux, des injections, des médicaments, etc. Le docteur a longtemps caressé le Rêve d'aller vivre une belle vie en Occident. C'est la raison pour laquelle il veut escroquer Kino, lui prendre son argent et enfin réaliser son Rêve américain de la richesse. Kino, l'ignorant, ne se doute naturellement de rien. Son incapacité à faire un choix en ce qui concerne le docteur, rappelle ce qu'insinue Emily S. Rosenberg dans *Spreading the American Dream* à savoir le non capacité de faire un choix ou une sélection conduit l'être humain à la déception.

Un autre personnage qui sera victime d'un manque d'éducation est Juana, l'épouse de Kino. Son attitude de soutenir aveuglément son mari dans ses erreurs, ne passe pas inaperçue. En somme, Kino et sa femme, qui n'ont reçu aucune éducation scolaire ne sont que des proies faciles d'une société rapace. Dans une telle société, il faut être intelligent pour survivre comme le reconnaît Georges Duhamel: « C'est l'intelligence et l'amitié qui me donnèrent le sorte de courage qu'il faut à un être très jeune et très faible pour s'accoutumer à l'idée qu'il vivra dans un monde peuplé d'animaux de proie ».<sup>38</sup> Dans cette illustration, Duhamel emploie une image contextualisée; « animaux de proie », pour décrire l'homme rapace en perpétuelle quête du désir qui n'hésite même pas à tuer pour parvenir à ses fins.

Steinbeck décrit l'ignorance de Kino et de sa femme dans un schéma narratif chronologique. Leurs actions ignorantes et inconscientes se déroulent au fur et à mesure que le récit avance. Ces actions se sont rapidement déroulées en quelques jours seulement : de la pique du bébé par un scorpion, qui a mené à la recherche et à la découverte de « the Perle of the World », supposée apporter la richesse, l'éducation et donc le Bonheur, jusqu'à la fuite et la fin tragique de la petite famille.

Bref, le manque d'éducation est une des sources de problèmes des personnages dans leur poursuite du Rêve américain.

---

<sup>38</sup> Georges Duhamel, *Lumières sur ma vie, Inventaire de l'abîme*, IV, 1944.

## 2. Le Rêve américain, un simulacre de Bonheur

Parmi les idéaux qui accompagnent le beau Rêve américain, figure incontestablement le Bonheur qui occupe une place très importante. Ce dernier est, d'après wikipédia, « un état émotionnel agréable, équilibré et durable dans lequel se trouve quelqu'un qui estime être parvenu à la satisfaction des aspirations et désirs qu'il juge importants. Il perçoit alors sa propre situation de manière positive et ressent un sentiment de plénitude et de sérénité, d'où l'absence du stress, de l'inquiétude et du trouble. »

Le Bonheur est un droit fondamental d'après La Déclaration d'indépendance des États-Unis. Ce fut un acte révolutionnaire contre les contraintes de la monarchie britannique. Ce concept est donc un idéal dans le fondement historique des États-Unis et il est également au cœur du Rêve américain.

Toutefois, des facteurs tels que la société de consommation avec tout ce qu'elle a comme corollaires (cupidité, recherche inlassable de gain...), la corruption, etc. ont détourné ce droit, laissant ainsi aux poursuivants du Rêve américain un désenchantement et un regret.

Le personnage d'Upton Sinclair, Jurgis, croit obstinément qu'une fois en Amérique, il sera très heureux parce qu'il sera riche. Ce sentiment de Bonheur a fait qu'il est très excité dans sa poursuite du Rêve américain. Pour lui, le Bonheur se résume à l'argent, et ce dernier s'obtient facilement par le travail. Le Rêve américain ayant promis la richesse pour tous par l'effort du travail l'a poussé à aller en Amérique. Il est donc allé en Amérique par une confiance aveugle en soi parce qu'il a obstinément cru qu'il allait s'y enrichir et vivre heureux. Cela nous conduit à dire que l'idéalisation de l'Amérique comme « Terre Promise » incarnée par le Rêve américain de Jurgis est tellement forte qu'elle ne peut que le décevoir car l'idéalisation outrée de quelque chose peut en effet mener à une des déceptions les plus noires ; comme l'atteste Gary Cooper dans *Les Cerfs-volants* :

« L'imagination vous joue parfois des tours de cochon. C'est vrai pour les femmes, pour les idées et pour les pays. Tu aimes une idée, elle te semble la plus belle de toutes, et puis quand elle se matérialise, elle ne se ressemble plus du tout ou même devient carrément de la

merde. Ou encore tu aimes tellement ton pays qu'à la fin tu ne peux plus le souffrir parce que ce n'est jamais le bon. »<sup>39</sup>

Une vie n'est donc belle que si on la vit de loin. Jurgis ne savait pas que les rêves ne gardent parfois leur beauté que dans l'inassouvissement et qu'une fois matérialisés, ils deviennent souvent de la merde. La crédulité démesurée dont Jurgis fait preuve envers le Rêve américain, amène l'auteur à le décrire comme un petit garçon innocent. En ce sens, il affirme :

« Jurgis was like a boy, a boy from the country. He was the sort of man the bosses like to get hold of, the sort they make it a grievance they cannot get hold of. When he was told to go to a certain place, he would go there on the run. When he had nothing to do for the moment, he would stand round fidgeting, dancing, with the overflow of energy that was in him. If he were working in a line of men, the line always moved too slowly for him, and you could pick him out by his impatience and restlessness. That was why he had been picked out on one important occasion; for Jurgis had stood outside of Brown and Company's "Central Time Station" not more than half an hour, the second day of his arrival in Chicago, before he had been beckoned by one of the bosses. Of this he was very proud, and it made him more disposed than ever to laugh at the pessimists. In vain would they all tell him that there were men in that crowd from which he had been chosen who had stood there a month (yes, many months) and not been chosen yet. "Yes," he would say, "but what sort of men? Broken-down tramps and good-for-nothings, fellows who have spent all their *money* drinking, and want to get more for it. Do you want me to believe that with these arms" (and he would clench his fists and hold them up in the air, so that you might see the rolling muscles) "that with these arms people will ever let me starve?"<sup>40</sup>

L'auteur met l'accent sur le caractère innocent de Jurgis avec les termes « boy » qui caractérise l'immaturation et « country » par opposition à la ville. La campagne symbolise très souvent l'homme à l'état pur, non soumis à la corruption de la vie urbaine. Jurgis exalte ouvertement ses sentiments comme un petit garçon immature. Mais

---

<sup>39</sup> Gary Cooper, *Les Cerfs-volants*, Gallimard, Paris, 1999, p. 20.

<sup>40</sup> Upton Sinclair, *The Jungle*, Doubleday, 1906, pp. 20-21.

ses compatriotes qui l'ont devancé en Amérique trouvent naturelle son attitude car ils étaient comme lui au début. C'est sa corpulence qui fait tant sa fierté, mais il ignore que ses pairs qui sont aujourd'hui décharnés et désenchantés à cause des méfaits de l'industrialisation, étaient comme lui auparavant. Jurgis pense néanmoins pouvoir échapper à cette situation. Il croit qu'il est le plus fort et considère ses compatriotes qui ont échoué en Amérique comme des paresseux ou des ivrognes qui passent leur temps à boire au lieu de travailler et de profiter des nombreuses opportunités offertes par l'Amérique. Il se promet à cet effet de travailler dur pour ne pas finir comme ces millions de gens qu'il prend pour des clochards et des bons à rien.

La façon dont Upton Sinclair a décrit les abattoirs, donne encore plus confiance à Jurgis. Sinclair décrit ces abattoirs comme un endroit dont le système de production ingénieux rivalise avec les prodiges de la nature. Sinclair révèle qu'ils ont une installation gigantesque et très mécanique, et ils abattent beaucoup de milliers d'animaux chaque année. D'après les sources, l'usine emploie trente mille personnes, fait vivre directement deux cent cinquante mille personnes et indirectement un demi-million de gens. De surcroît, ces produits submergent le marché mondial et nourrissent une trentaine de millions de personnes. Pour tout cela, Jurgis estime que, ne chômer en Amérique que celui ou celle qui le veut, parce qu'il y a une entreprise qui peut accueillir tous les étrangers qui cherchent du travail.

Mais Jurgis qui est si naïf ne s' imagine guère pouvoir rater son objectif comme eux. Un jour, ayant trouvé sa famille se plaindre de son endettement qui résulte de la « Vaselija » (cérémonie de mariage en lituanien), il dit à sa femme nouvellement mariée, « little one... it will not matter to us. We will pay them all somehow. »<sup>41</sup> Ici, il essaye de montrer qu'il n'est pas comme les autres faibles sans force physique. Il insinue que son physique et sa jeunesse constituent sa richesse. Par conséquent, il entreprend un travail inhumain sans réserve. Mais puisque l'être humain n'est pas une machine, il a besoin de repos, Jurgis s'épuise et perd ses capacités physiques. N'étant plus très utile au travail, les patrons le licencient impitoyablement. Il tombe en proie au système industriel, qui l'a entièrement usé pour ensuite se

---

<sup>41</sup>*Id.*, pp. 16-17.

débarrasser de lui. Cela le fait rejoindre les rangs de ceux qu'il appelait des paresseux.

En effet, Jurgis a été dès le départ induit en erreur par la fausse impression du Rêve américain de la richesse, du Bonheur et de la Liberté pour tous. Avant son arrivée au pays de l'Oncle Sam, il suffisait simplement de mentionner le nom Amérique pour qu'il se fasse beaucoup d'idées. En effet, Jurgis a été séduit par une Amérique imaginaire. C'est dans cette perspective que Bachelard atteste: « La connaissance poétique précède [...] la connaissance raisonnable des objets. Le monde est beau avant d'être vrai. Le monde est admiré avant d'être vérifié ». <sup>42</sup>

L'Amérique semble d'abord accueillante parce qu'elle fournit du travail à Jurgis et aux autres membres de sa famille, nouvellement arrivés et leur offre un salaire plus généreux qu'ils ne l'avaient espéré. Malheureusement, le coût de la vie aux États-Unis est plus élevé que prévu. Et, ces immigrants se heurtent à beaucoup de difficultés, ainsi leur Rêve américain de la réussite se transforme en cauchemar, ils perdent tout et deviennent malheureux.

Dans *Money*, John Self, le protagoniste, sera lui aussi victime du caractère illusoire du Rêve américain du Bonheur. Dès son arrivée en Amérique, il rencontre un personnage du nom de Fielding Goodney qui se dit être producteur de films. Au premier contact, Self a une fausse impression envers Fielding Goodney qui l'invite à New York dans le projet de production d'un film. Fielding Goodney promet à John Self de lui trouver l'argent nécessaire pour la réalisation de son film. Aussi, Self dit-il: « Everything looked cool with Fielding's quorum of investors. » <sup>43</sup> Il crée une fausse bande d'investisseurs qu'il présente à Self pour se rendre plus crédible car il sait que Self n'a pas le temps de faire des investigations sur les personnalités de ses soi-disant collaborateurs. L'auteur semble conscientiser le lecteur sur la situation qui est en train de se passer ici lorsqu'il emploie le verbe « looked ». Amis préfère employer le verbe « semblait » plutôt que le verbe « était » pour mettre l'accent sur le fait que ce qui se passe n'est que de l'apparence. Cependant pour Self, Goodney serait vraiment un

<sup>42</sup>Gaston Bachelard, *L'Air et les Songes*, José Corti, Paris, 1998, p. 216.

<sup>43</sup>Martin Amis, *Money*, London, Penguin Books, 1984, p. 27.

homme d'affaires qui sait collecter des fonds. Il se dit être un grand producteur de films et promet de produire le premier film de Self qui sera intitulé *Good Money* ou *Bad Money*. Ceci a amené Self à croire que tout ce que Goodney désire est de l'aider à réaliser son projet.

Dans sa quête de la richesse, de la jeunesse éternelle et du Bonheur, Self est aveuglé par autrui qui est l'Amérique, l'argent et le sexe. Jean Paul Sartre dit à cet égard : « C'est comme objet que j'apparais à autrui (...) Le regard d'autrui façonne mon corps dans sa nudité, le fait naître, le sculpte, le produit comme il est, le voit comme je ne le verrai jamais. Autrui détient un secret : le secret de ce que je suis ». <sup>44</sup>

L'américain, Fielding Goodney, maîtrise la personnalité de John Self, ce qui n'est pas réciproque parce que Self ne connaît rien de Goodney. Self pensait trouver le Bonheur avec Goodney, mais il se trompait car il ne lui a apporté que du malheur.

Pour résumer, disons qu'il ne faut pas se fier aux apparences parce qu'elles sont souvent trompeuses.

### **3. Maîtrise imparfaite de l'anglais et absence de culture intellectuelle**

La langue est communément connue comme étant un système d'expression et de communication commun à un groupe social, une communauté, etc. Elle peut être utilisée par un groupe d'individus dans une maison, une entreprise, une école, etc. en vue d'une compréhension mutuelle et elle varie selon les contextes. La culture, quant à elle, peut se définir par l'« ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement. » <sup>45</sup>

La langue se rapporte donc au fait de communiquer oralement, par écrit ou par signe alors que la culture va au-delà en nécessitant des connaissances. Toutefois la langue et la culture sont deux domaines

---

<sup>44</sup> Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, 1943, p. 431. Cité par Carlos Silva Campanón dans 'Through the Looking Glass: America in Martin Amis's Money: A Suicide Note,' décembre 2004, p. 93.

<sup>45</sup> Le Nouveau petit robert de la langue française, p. 601.

intrinsèquement liés car il faut s'ouvrir par l'expression et la communication pour acquérir des connaissances.

Puisque la langue permet à un groupe d'individus de se comprendre mutuellement, pour s'adapter donc à un groupe, il faut nécessairement parler sa langue. Dans *The Jungle*, la langue officielle est l'anglais. Et, Jurgis et sa famille, des illettrés nouvellement venus en Amérique, sont désespérés à l'idée de réaliser leur Rêve américain de l'acquisition matérielle à cause de leur non maîtrise de l'anglais. Pour ne pas avoir compris cette langue, ils sont bernés après avoir mis tout l'argent qu'ils avaient gagné dans l'achat d'une maison. Suite à cela, Sinclair dévoile:

«Jurgis and his family are desperate to own something, to be on their own; scarcely knowing the language, they are easily swindled when they put everything, they have into buying a small house. Sinclair pays little attention to the kinds of support systems that were often available as safety nets for ethnic groups: mutual aid societies, religious institutions, credit unions, relief agencies. By painting the picture in stark colors, he is trying to demonstrate, as Steinbeck would later do with his Okie family in *The Grapes of Wrath*, that peasant individualism is helpless before the new juggernauts of corporate power. »<sup>46</sup>

Il faut comprendre le calvaire que la famille de Jurgis est en train de vivre en ce moment par ce qui est dit dans l'illustration qui suit: “there are few things more traumatic to a family than the loss of their home. This is especially true for the working poor who live economically insecure lives.”<sup>47</sup>

En réalité, ceux qui ont rédigé le contrat de vente de la maison ont volontairement omis d'énoncer clairement beaucoup de points essentiels. Par conséquent, ces lituaniens illettrés sont obligés de payer des extras à n'en plus finir ; ce qui les éloigne davantage de l'acquisition définitive de la maison et notamment de l'atteinte du Bonheur et de la richesse. À cet égard, Sinclair affirme: “Poor Elzbieta, upon whom again fell the blow, demanded how much it

<sup>46</sup>*The Jungle*, p. xi.

<sup>47</sup> Casas Del Pueblo, ‘The Housing Crisis and the Working Poor: Problems and Solutions from the Community Level,’ the Centro Autónomo of Albany Park, October 2013, p. 3.

would cost them. Seven dollars, the man said; and that night came Jurgis, grim and determined, requesting that the agent would be good enough to inform him, once for all, as to all the expenses they were liable for.”<sup>48</sup>

Cela prouve que les agents qui leur ont vendu la maison l’ont fait exprès ; ils savaient bien évidemment que Jurgis et les autres membres de sa famille étaient analphabètes et faciles à tromper. C’est la raison pour laquelle ces agents n’ont pas pris la peine, ni par écrit ni oralement, de bien élucider toutes les zones d’ombres qu’il y avait dans la transaction car ils savaient que tout ce que cette famille nouvellement arrivée en Amérique désirait, était d’y avoir une propriété quel que soit le prix. Et, ils croyaient que cette maison allait être un grand pas vers la matérialisation du Rêve américain de l’acquisition matérielle et du Bonheur. En plus, le fait pour eux d’avoir tous du travail, rendait cette croyance plus forte. Ces agents qui ont, pour des raisons spécifiques, manqué de donner toutes les informations nécessaires à la transaction immobilière, les ont obligés à se retrouver dans une situation fâcheuse.

Une fois dans les grandes villes, certains migrants, surtout ceux qui ne sont pas instruits, ne font pas souvent preuve de vigilance et de discernement entre le bien et le mal. Ils se tuent au travail, se laissent exploiter par de vils employeurs et demeurent à leur merci. Cette attitude est principalement due à leur manque d’éducation et d’information.

Dans l’illustration citée plus haut, l’auteur a fait mention de « peasant individualism », qui est une expression par laquelle il nous fait savoir que les paysans sont souvent individualistes et conservateurs. Ce sont des individus qui sont parfois animés par la faim, le désir d’acquérir et surtout la peur de perdre leur travail. C’est la raison pour laquelle, une fois dans les grandes villes, ils refusent de collaborer avec les autres parce qu’ils savent que la demande d’emploi est supérieure à l’offre. Cet isolement dont ils font preuve, est une forme de faiblesse et d’autodestruction d’après Sinclair. Ceux qui les ont devancés, ont essayé de les mettre en garde, mais ils n’ont pas écouté. S’ils s’étaient regroupés ou s’étaient concertés avec leurs compatriotes ou s’ils leur

---

<sup>48</sup>*The Jungle*, p. 100.

faisaient confiance, ils seraient au parfum des réalités de leur pays d'accueil. On leur promet une propriété puis on les roule en leur faisant payer des charges mensuelles et annuelles qui les éloignent chaque jour de l'atteinte du Rêve américain.

En somme, il est convenu de dire que la famille que Sinclair a mise en place est une famille qui se caractérise par son manque d'éducation et sa vulnérabilité. Elle ignorait que l'Amérique était une jungle industrielle où la loi du plus fort régnait (« the survival of the fittest »), d'où le titre de l'ouvrage *The Jungle*. Elle avait une forte croyance au Rêve américain, mais la dure réalité de la vie en Amérique s'est très rapidement imposée et son beau rêve a volé aux éclats. Dans cet ordre d'idées, Leticia M. Saucedo témoigne en parlant des latinos nouvellement venus en Amérique qu'elle nomme par "brown collar workers" : "One of the defining characteristics of brown collar workers is their "newly arrived" status. Several elements of "newly arrived" status, including perceived immigration status, lack of knowledge about workplace rights, political disenfranchisement, "push" factors, fear of job loss and/or deportation, and language deficiencies, combine to create an especially vulnerable workforce."<sup>49</sup>

L'absence de culture intellectuelle, qui est une entrave dans la poursuite du Rêve américain, est également mise à nu dans *Money* à travers l'ignorance du poète Arthur Rimbaud de John Self. Il se demande qui est ce poète qu'il peine à prononcer le nom :

«Lorne now began mapping out Garfield's reading list. He talked for some time about a poet called Rimbo. I assumed that Rimbo was one of our friends from the developing world, like Fenton Akimbo. Then Lorne said something that made me half-identify Rimbo as French. You dumb shit, I thought, it's not Rimbo, it's Rambot or Rambeau. Rambeau had a pal or contemporary, I seem to remember, with a name like a wine... Bordeaux. Bardolino. No, that's Italian... Isn't it? Oh Christ, the exhaustion of not knowing anything. It's so tiring and hard on the nerves. It really takes it out of you, not knowing anything. You're given comedy and miss all the jokes. Every hour, you get weaker. Sometimes, as I sit alone in my flat in London and stare at the

---

<sup>49</sup>Leticia M Saucedo, 'The Employer Preference for The Subservient Worker and The Making of The Brown Collar Workplace,' *Ohio State Law Journal*, Vol. 67, 2006, University of California, p. 10.

window, I think how dismal it is, how hard, how heavy, to watch the rain and not know why it falls. »<sup>50</sup>

Son illettrisme se dessine par son manque de culture intellectuelle. Aussi trouve-t-il épuisant son ignorance parce qu'il est souvent au milieu de gens cultivés comme son ami Lorne qui l'interrogent sur des questions qu'il ne maîtrise pas et le corrigent souvent. Ce qui fait qu'il se sent vexé face à ceux-là. N'ayant pas fait d'études supérieures, il devient matériellement plus riche que les universitaires qui sont, évidemment, spirituellement plus riches que lui. C'est la raison pour laquelle il les hait parce qu'ils peuvent prendre des décisions là où il ne peut pas et cela le met souvent mal à l'aise. Aussi, dit-il: « I hate people who are the beneficiaries of a university education. I hate people with degrees [...] and you hate me, don't you. Yes you do. Because I'm the new kind, the kind who has money but can never use it for anything but ugliness. »<sup>51</sup> Là, Amis fait la promotion de l'éducation sans laquelle l'individu, quel que soit sa situation financière, ne peut pas être une personne accomplie. En plus, cette affirmation de John Self renvoie à une crise de l'identité intellectuelle et révèle un nouveau type de personnage moins éduqué mais avec plus de pouvoir financier, ce qui cause souvent sa mauvaise utilisation de l'argent. C'est une sorte d'arrogance et une révolte contre la société intellectuelle. Le banditisme dans lequel il s'engage pour essayer de camoufler son ignorance, constitue une ouverture apparemment facile vers la fortune espérée et, est par conséquent, un tremplin vers la réalisation du Rêve américain du succès matériel.

Toutefois, l'attitude de Self démontre que l'argent n'est pas le plus important dans la vie. Malgré sa richesse, il se sent inférieur aux intellectuels qui, par leur savoir, le démasquent et mettent à nu son incompetence et son ignorance. Généralement entouré d'écrivains, de journalistes et de personnalités pour les besoins de la réalisation de son film pour lequel il est aux États-Unis, il ne peut que se créer un faux personnage pour tenter de cacher ses lacunes. Mais il reconnaît que son manque d'instruction l'ennuie car parfois il cherche des explications liées à certains phénomènes auxquels il ne peut trouver de réponse, parce qu'il n'est pas assez doté de connaissance

---

<sup>50</sup>*Money*, p. 172.

<sup>51</sup>*Id.* p. 59.

rationnelle. Il se sent frustré chaque fois qu'il a rendez-vous avec Martina Twain qui l'interroge sur des questions qui dépassent son entendement.

Étant conscient de son handicap, Self cherche deux conseillers pour la publication de son film ; l'américaine Martina Twain et le londonien Martin Amis. Ces deux personnes ont en commun l'éducation et la culture intellectuelle. Ce choix indique clairement que bien qu'il déteste l'éducation, Self reconnaît son importance dans la vie de l'individu. Martin Amis, personnage, est le substitut de l'auteur qui est également un écrivain dans le récit. Là encore, John Self déclare n'avoir jamais entendu parler de Martin Amis, l'auteur de *Money*. Ce qui appuie son manque de culture intellectuelle.

Martina Twain et Martin Amis, le personnage, se lancent dans un projet de reconstruction de John Self, c'est-à-dire de faire de lui un homme correct et culturellement riche car la culture, notamment la culture intellectuelle, est un moteur de développement individuel. Martina a un pouvoir sur Self parce qu'en plus d'être instruite et belle, elle a de l'argent.

Le soi-disant succès de Self dans son manque d'éducation, révèle, par ailleurs, une autre réalité de la société capitaliste où l'on n'a pas besoin de longues études pour réussir. L'argent s'y obtient par les affaires, l'escroquerie, la tromperie et la corruption pour ne citer que celles-là. Malheureusement, des individus comme Self finissent souvent mal parce qu'ils sont inconscients des conséquences de leurs actes. Ainsi, ils filent tout droit dans les gouffres de la perte.

Le fait pour Martin Amis de choisir des personnages illettrés qui ont plus de succès que les intellectuels, montre qu'il tente de valoriser la culture populaire. En plus, le fait de rassembler l'illettré et l'intellectuel dans un même endroit, est un moyen pour l'auteur de redéfinir le rôle de l'intellectuel en vue de le rendre plus ordinaire. En parlant de ce nouveau type d'intellectuel, Jean Paul Sartre relate dans *Les Mots* qu'il est « un homme fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. »<sup>52</sup>

Toutefois, John Self a beau se vanter de son arrivisme économique, mais il n'ira pas loin car à cause de son manque d'intelligence, il a

---

<sup>52</sup>Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1972 (1964), p. 212.

échoué en Amérique. Aussi, convient-il de soutenir que le manque d'éducation et de culture qui aboutissent à une absence d'intelligence, est un handicap majeur dans la vie de l'homme car comme le souligne Platon dans *Gorgias* : « Plus il y a d'injustice et d'ignorance, plus il y a de malheur réel, quel que soit le Bonheur apparent [...] Pensons-y bien. La vraie existence est celle de l'intelligence. »<sup>53</sup>

D'après Platon, il est clair qu'un individu qui n'est pas doté de pensée rationnelle n'a pas une vraie existence ; c'est-à-dire qu'il ne peut pas être considéré comme un humain car c'est la raison qui distingue l'humain de l'animal. Quant à Albert Camus, il dira : « Le retour à la conscience, l'évasion hors du sommeil quotidien figurent les premières démarches de la Liberté absurde ».<sup>54</sup>

Que cette Liberté soit absurde ou pas, il faut toutefois retenir que la conscience libère l'homme car elle lui permet d'être en position de décider et de faire de bons choix.

#### **4. La pornographie et l'alcool, deux moyens de pseudo-assimilation**

La pornographie et l'alcool sont incontestablement des facteurs de débauche. Néanmoins, il y a des gens qui les utilisent pour faire croire aux autres qu'ils sont assimilés. Sont-ils réellement des moyens d'assimilation ? C'est ce que nous allons essayer de voir dans cette section.

John Self est un homme intempérant qui fait un usage excessif de la drogue et du sexe dans le dessein de camoufler son ignorance et ses incompétences. Il trouve son bien et son Bonheur dans ces deux accessoires. Cherchant à paraître important aux yeux des autres, il fait de l'hédonisme (étymologiquement du grec plaisir), qui est la philosophie selon laquelle seul le plaisir est important et que sa poursuite et son atteinte sont le but suprême de la vie sur terre, une fin en soi. Il n'est enthousiaste qu'à l'idée de satisfaire ses propres désirs. Son narcissisme ne lui permet pas de voir la vie d'un œil épistémologique, c'est-à-dire de se connaître et de comprendre le

---

<sup>53</sup> Platon, *Gorgias*, Edition Poche (2002) de Les Belles Lettres, p. 145.

<sup>54</sup> Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, 1985, p. 82.

monde dans lequel il se meut. C'est cette incapacité d'avoir une appréhension objective de ce qui est autour de lui qui le laisse sans défense et l'expose aux risques de toutes sortes de conspirations.

Se prenant pour un assimilé alors qu'il n'a rien compris, Self devient la proie facile du capitaliste Goodney qui l'encourageait dans son compagnonnage avec les prostitués. Le fait pour Self de se souler en permanence est donc un avantage pour Goodney comme l'avoue John Self ici : « He dropped me off on Broadway. Eleven o'clock. What can a grown male do alone at night in Manhattan, except go in search of trouble or pornography? »<sup>55</sup>

Sa mauvaise utilisation de la drogue renvoie à l'affirmation suivante : « au sein de la culture techno, on dira à propos d'un néophyte qui a eu une mauvaise expérience ou qui en ressort extrêmement critique qu'il n'a pas compris, qu'il ne s'est pas laissé aller, que s'il a consommé des mauvaises drogues c'est qu'il ne connaissait pas les codes ». <sup>56</sup>

Self ne connaît pas les codes et ça devient un atout pour Goodney. Il le pousse à se souler continuellement et à gaspiller son argent chez les prostituées. Il a également un goût pour la pornographie. Cette dernière, qui est l'exhibition des parties sexuelles dans le seul but d'exciter le spectateur, incarne la libéralisation des mœurs. Elle déshumanise la femme et la transforme en objet commercial et sexuel : ses parties génitales ne sont plus taboues, on les expose pour flatter un public. De ce fait, elle peut favoriser l'homosexualité.

En réalité la pornographie vise normalement la représentation et non le réel, c'est pour cela que Jean Baudrillard dit : « le voyeurisme du porno n'est pas un voyeurisme sexuel, mais un voyeurisme de la représentation et de sa perte, un vertige de perte de la scène et d'irruption de l'obscène ». <sup>57</sup> Elle relève de l'art et elle est essentiellement commerciale. Mais John Self va au-delà de cet art et vie le vrai sexe avec les filles de la scène. Étant connu pour son snobisme, il dépense son argent à tort et à travers et devient la coqueluche des prostituées. Le référent monétaire omniprésent

---

<sup>55</sup> *Money*, p. 28.

<sup>56</sup> François Gauthier, dans 'La recomposition du religieux et du politique dans la société du marché : fêtes technos et nouveaux mouvements contestataires', Université du Québec à Montréal, avril 2006, p. 45.

<sup>57</sup> Jean Baudrillard, *De la séduction*, Paris, Folio, 1992, p. 48.

contamine à cet effet le langage amoureux dans *Money* là où Self reconnaît : « I pay good money to talk with Dawn here in her dressing gown. »<sup>58</sup>

La recherche inlassable de plaisir corporel a, en effet, plongé John Self dans l'insouciance du monde extérieur. Au moment où il ne cherchait qu'à satisfaire sa libido, les escrocs se remplissaient les poches avec son argent. Self toujours soûl et entouré de prostitués est souvent inconscient de ses actes. Ce qui est profitable au soi-disant investisseur Goodney. Ce dernier utilise le chéquier de John Self en remplissant les chèques lui-même et les lui faire signer. Il attend toujours que Self soit soûl pour qu'il accomplisse cette sale besogne. Donc c'est avec l'argent de Self qu'il effectue ses dépenses. En plus, il lui fait signer des papiers à n'en plus finir, lui faisant croire que ce sont des contrats d'engagement alors que ce sont des prêts bancaires que Self devra payer. Il dépense l'argent de ces prêts et les banques se lancent à la poursuite de John Self car les crédits ont été effectués en son nom. Il profite donc de la situation pour le ruiner et ses cartes de crédit deviennent inutiles. Martin Amis affirme à cet égard :

« Software America sprawled on a humming grid of linkup and lockout, with display screens and logic boards of credit ratings, debt profiles. And now all the States were keying in my name, and the VDUs were all wincing like spooked electro-encephalograms. America played space invaders with words John Self. I was a money enemy. And the tab police were on my tail. »<sup>59</sup>

John Self est maintenant recherché par la police car à cause de Fielding Goodney, il doit beaucoup d'argent à la banque. Malheureusement pour lui, il ne peut pas payer parce qu'il n'y a plus de production de film, le soi-disant producteur s'est révélé être un escroc. Par conséquent, Self renonce à sa poursuite du Rêve américain et s'enfuit de l'Amérique où il n'est plus qu'un envahisseur.

Le fait pour Amis de donner à la drogue et à la sexualité une place importante dans son récit n'est pas gratuit. De cette manière, il met

---

<sup>58</sup>*Money*, p. 14.

<sup>59</sup>*Id.*, p. 323.

l'accent sur la perte des valeurs morales et par ailleurs sur la décadence des valeurs préconisées par le Rêve américain.

Martin Amis a l'art de connaître les réalités du monde actuel, c'est ce qui fait qu'il tente autant que possible de transmettre le réel dans ses écrits. Pour cela, il est considéré par beaucoup de critiques comme un moraliste qui met la société en garde contre les bouleversements de ce monde. Suite à cela, Jérôme Charyn déclare: «Amis is so horrified by the world he sees in the process of formation that he feels compelled to warn us all about it. »<sup>60</sup>

Par ailleurs, son orientation littéraire vers l'érotisme, qui est un thème crucial dans la vie de l'humain d'aujourd'hui se comprend. En outre, son choix de la ville de Hollywood où Self passe les meilleurs moments de sa vie avec de belles filles relève de la place qu'occupe cette ville dans le monde de la pornographie. Avec un chiffre d'affaires très élevé provenant des films pornographiques, Hollywood est considéré comme l'industrie cinématographique américaine. Cet essor de la pornographie incarne la situation dramatique et pathétique de l'homme dans un monde où Dieu est absent. Cette absence de Dieu sur terre a favorisé des lois naturelles telles que le laisser-faire, le laisser-aller, l'individualisme, etc.

À côté de la pornographie, figure la télévision qui joue également un rôle important car elle permet de visionner des images pornographiques. John Self devient un accro de la télévision à cause de la nudité féminine qu'elle exhibe. Il ne fait que regarder des vidéos pornographiques ; ce qui le pousse à se masturber. De ce fait, la télévision a une image négative dans *Money* car elle exhibe des scènes érotiques qui compromettent les valeurs morales des individus.

Rappelons qu'en 1968 la Cour Suprême des États-Unis a rendu légale la pornographie en déclarant que tout le monde pouvait regarder tout ce qu'il voulait en privé. Cette attitude a participé à la perte des valeurs morales dont Self fait preuve, et constitue un aspect de l'envers du Rêve américain.

Cette légitimité des mœurs nous donne l'impression qu'Amis, en faisant de son protagoniste un personnage immoral qui finit par rater

---

<sup>60</sup> Jérôme Charyn, "Martin Amis Criticism", Volume 101, p. 1.

son Rêve américain, pointe du doigt cette décision de la Cour Suprême en essayant de démontrer aussi que cette libéralisation des mœurs est à l'origine des maux de la société américaine car à cause d'elle, les individus s'adonnent plus aux futilités qu'aux choses sérieuses de la vie, d'où le frein au développement.

Au demeurant, Self incarne l'excès Falstaffien. Falstaff est un personnage dans le théâtre de Shakespeare qui est connu pour son amour pour l'alcool et la belle vie. À l'image du personnage shakespearien, Self boit beaucoup et fume beaucoup. Il dit lui-même : « ...I am always lighting another cigarette. » La drogue est donc omniprésente dans *Money* où de grandes quantités de drogues et de nicotine y sont quotidiennement consommées.

Les chercheurs ont démontré que la période du XIX<sup>ème</sup> au XX<sup>ème</sup> siècle est l'époque durant laquelle l'alcool a été le plus en phase avec la littérature. À cette époque, beaucoup de gens (scientifiques, hommes de lettres, artistes, riches ou pauvres) étaient de grands consommateurs de drogues et d'alcools pour des raisons diverses et variées. Que ce soit, pour oublier ou atténuer la misère coutumière à cette époque dans le cas des classes pauvres, pour des raisons récréatives ou artistiques, pour suivre un effet de mode grandissant, pour les classes riches ou encore pour des raisons scientifiques et expérimentales, l'homme du XIX<sup>e</sup> siècle a consommé souvent et en général à fortes doses. En effet au XIX<sup>ème</sup> siècle, se droguer était une marque de sophistication, tout comme boire (des alcools chers et chics) car cela montrait que l'on avait de l'argent et que l'on savait s'amuser comme des personnes cultivées. Le XIX<sup>ème</sup> siècle est l'époque de la « Fée Verte »<sup>61</sup> ou de l'absinthe dénommée « boisson nationale » en 1880. Nous avons ici quelques citations qui démontrent le besoin de boire pour être civilisé : « On boit ensemble mais on se saoule tout seul ».<sup>62</sup> «Le vin est certainement ce qu'il y a de plus

---

<sup>61</sup>Wikipédia donne une définition de « fée verte » : L'absinthe est un ensemble de spiritueux (qui contient une forte proportion d'alcool) à base de plantes d'absinthe, également appelé « fée verte » ou encore « bleue ». En France, la législation interdisait l'appellation « absinthe » jusqu'en 2011, elle était alors appelée « spiritueux aux plantes d'absinthe ». En Belgique, entre 1905 et 2005, ont été interdits la fabrication, le transport, la vente et le débit de toute liqueur contenant de l'essence d'absinthe.

<sup>62</sup> Antoine Blondin, publié dans le Forumactif. Lien : <http://deschosesalire.forumactif.com/t514-antoine-blondin>.

civilisé au monde ». <sup>63</sup> Ces illustrations démontrent que l'alcool était un facteur d'assimilation.

Cependant, n'oublions pas que l'excès en tout est un défaut et nuit gravement à tout, même sur les paquets de tabac qui sont censés faire de la publicité et non du dénigrement, sont mentionnés « abus, dangereux pour la santé ».

La façon dont Self boit et fume, loin d'être un signe d'assimilation, est un moyen de détérioration. En effet, la consommation excessive de produits alcooliques crée beaucoup de dangers tels que l'accoutumance, la dépendance, la folie et la mort.

Bref, la vie de Self en Amérique s'est composée en deux principaux ingrédients que son usage de l'alcool et la Liberté sexuelle. Par conséquent, il vieillit déjà à l'âge de 35 ans et ses dents commencent à tomber. Il était parti en Amérique à la recherche d'une jeunesse éternelle mais il finit par s'y vieillir, nous assistons donc à une ironie du sort. La drogue était une tentative de fuir les peines de ce monde. Néanmoins, les attentes de cette drogue n'ont pas été au rendez-vous car elles n'ont pas réussi à lui transformer la dure réalité de la vie. Il s'est paradoxalement créé un être moralement pauvre et socialement inadapté.

## Conclusion

Steinbeck, Sinclair et Amis font la promotion de l'éducation en faisant de leurs protagonistes non-instruits des ratés. Dans *Money*, Martin Amis peint, à travers John Self, une génération où l'argent a pris la place de la culture intellectuelle. Cependant cette génération s'expose aux aspects sales du capitalisme à cause de son ignorance. Cela nous amène à dire que ces auteurs invitent l'humanité à une conception plus rationnelle du Rêve américain qui souvent n'est qu'une vaine illusion. Pour donc refléter les idées de leurs auteurs, les protagonistes (Kino, Jurgis et Self) sont tous victimes de leur ignorance et ont subi un échec cuisant dans leur tentation de réaliser le dit Rêve. Ils se sont tous

---

<sup>63</sup> Ernest Hemingway, citation publiée dans Le Monde. Lien : <http://dicocitations.lemonde.fr/citations/citation-40148.php>.

heurtés à bien des difficultés en voulant réaliser le Rêve américain dont la poursuite leur a imposé une tyrannie totale et permanente.

En somme, nous pouvons croire que ces écrivains donnent l'impression de lancer un autre message, différent du message américain, à l'humanité dans lequel ils disent qu'on doit avoir un entendement scientifique du Rêve américain, c'est-à-dire qu'on doit essayer de comprendre le vrai sens du Rêve américain et agir rationnellement pour tenter de le réaliser car ne pas l'avoir, aurait des conséquences néfastes sur l'individu et pourrait ironiquement lui faire passer d'une pauvreté extrême à la plus noire des misères.

## Références

- Amis Martin (1984), *Money*, London, Penguin Books.
- Bachelard Gaston (1998), *L'Air et les Songes*, José Corti, Paris.
- Baudrillard Jean (1992), *De la séduction*, Paris, Folio.
- Campañón Carlos Silva (2004), «Through the Looking Glass: America in Martin Amis's Money: A Suicide Note», p. 93.
- Camus Albert (1985), *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard.
- Charyn Jérôme, « Martin Amis Criticism », Volume 101.
- Cooper Gary (1999), *Les Cerfs-volants*, Gallimard, Paris.
- Del Pueblo Casas (2013), «The Housing Crisis and the Working Poor: Problems and Solutions from the Community Level», *The Centro Autónomo of Albany Park*.
- Duhamel Georges (1944), *Lumières sur ma vie, Inventaire de l'abîme IV*.
- Gauthier François (2006), « La recomposition du religieux et du politique dans la société du marché : fêtes technos et nouveaux mouvements contestataires », Université du Québec à Montréal.
- Leticia M. Saucedo (2006), «The Employer Preference for the Subservient Worker and the Making of the Brown Collar Workplace», *Ohio State Law Journal*, Volume 67, University of California.
- Platon (2002), *Gorgias*, Édition Poche, Les Belles Lettres.
- Sartre Jean-Paul (1943), *L'Être et le néant, essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard.

Sartre Jean-Paul (1972), *Les Mots*, Gallimard, collection « Folio », Paris.

Sinclair Upton (1906), *The Jungle*, Doubleday.

Steinbeck John (1945), *The Pearl*, London, Penguin Books.